

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 50 (1921)
Heft: 8

Artikel: Joseph Lotte
Autor: Dévaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Joseph Lotte

Renoncement au sentiment propre, — à l'égoïsme intérieur, — tel est le mot qui résume, en l'expliquant, le retour et l'état d'âme final de Pierre Lamouroux; renoncement, parce que tout égoïsme excite d'autres égoïsmes à se dresser contre lui, parce que l'amour-propre appauvrit la personnalité en la réduisant aux étroites limites, aux misérables ressources du moi, parce que la volonté propre tend à détruire ce qui a été fait avant elle et sans elle; effacement, oui, mais devant la Vérité; sacrifice du sens propre, mais pour s'enrichir de la pensée et de l'amour infini du Christ. Qui « perd sa vie » à la manière de Pierre Lamouroux, la gagne en réalité.

Si l'on voulait condenser en un mot la raison qui conduisit à la conversion Joseph Lotte, celui de « recueillement » s'imposerait, dans sa double signification humaine et chrétienne : rentrer en soi, afin d'y rassembler ses énergies vitales, rentrer en soi, afin d'y trouver Dieu et de s'unir à lui. Le recueillement peut être une méthode paresseuse de se désintéresser du prochain pour s'occuper de soi. Ce ne fut point le cas de Lotte. Son recueillement fut une intime et vivante concentration de lui-même, afin de donner davantage et de se donner mieux. Car toujours il s'est oublié lui-même, que ce soit avant, que ce soit après son retour à Dieu. C'est pour les autres qu'il s'est fait socialiste, c'est pour les autres, peut-on dire, qu'il devint catholique. Ce qui l'attira, dans la vie chrétienne, ce fut la prière, parce qu'il en avait besoin pour en nourrir son âme, et aussi parce que, par la prière, il pouvait donner plus que lui-même, modeste professeur pauvre et malchanceux, — les richesses de Dieu, et Dieu lui-même.

I

Né à Rochefort, en Auvergne, en 1875, Joseph Lotte ne fut jamais qu'un professeur de classes inférieures de lycées de province. On parlera de lui cependant aussi longtemps que l'on parlera de Charles Péguy. Car il connut dès 1894 ce singulier et génial poète, et se fit son humble serviteur, son ordonnance, presque sa chose. Il a pieusement recueilli ses propos; il a pieusement commenté ses poèmes. Et son interprétation fait foi, d'abord parce qu'il n'aurait jamais osé mêler sa pensée personnelle à la pensée du maître, ensuite parce que Péguy revoyait les articles de Lotte, et parfois les corrigeait si bien qu'il ne restait de ce dernier que la signature. Mais ce n'est point cette amitié servilement admiratrice qui peut nous intéresser.

Les ancêtres de Lotte furent très religieux; sa famille ne l'était plus. Son père s'intitulait républicain et anticlérical, les deux épithètes ne pouvant, selon lui, être séparées. La tradition exigeait que Joseph

fit sa première communion ; elle fut quelconque. La seconde, qu'il fit un an plus tard, semble-t-il, fut marquée par une période de ferveur intense, mais toute sentimentale. A 17 ans, il cessa de prier. L'indifférence du milieu, les doctrines matérialistes d'un professeur de philosophie, jointes aux troubles de l'âge, contribuèrent à faire de lui un athée ; il le pensait du moins et le disait. Mais il n'avait pas en vain lu tous les soirs, pendant plusieurs années, un chapitre de *l'Imitation* et prié de toute son âme d'adolescent.

Venu à Paris pour continuer ses études, en 1894, il rencontre Péguy et se lie avec lui, se donne à lui, serait-il plus juste de dire ; comme lui, il est socialiste, par pitié pour les masses ; comme lui, il est dreyfusard, pensant avoir à réparer une injustice ; comme lui, les agissements des politiciens le dégoûtent du dreyfusisme.

L'hostilité contre l'Eglise persécutée s'apaisa : « Les congréganistes, écrivait-il, tout comme Dreyfus, ont droit qu'on respecte envers eux la légalité. » Le déterminisme matérialiste, par ailleurs, qui constituait le fond de sa pensée, craqua sous l'influence d'un maître, certes suspect, Bergson. Le mot *âme* et le mot *Dieu*, rayés de son vocabulaire, y rentrèrent avec *l'Évolution créatrice*. Dans le même temps, il fit la connaissance d'Emile Baumann, le talentueux et rude auteur de *l'Immolé* et de la *Fosse aux Lions*, son collègue au lycée de La Roche-sur-Yon ; mais le catholicisme âpre, tendu, de Baumann ne pouvait guère inspirer de sympathie à la nature débonnaire de Lotte ; celui-ci eut l'occasion de constater, du moins par le fait, qu'il existait des personnalités que la foi ne diminuait pas.

Il paraissait encore bien loin de Dieu. En 1905, il refusait de laisser baptiser son fils André, alors qu'il avait toléré cette « cérémonie » pour sa fille aînée. Dieu assouplit ce cœur endurci sous le marteau de la souffrance. En 1905, une maladie foudroyante enleva sa fille en l'espace d'une nuit. En 1907, sa femme faillit mourir ; sous l'influence de la garde-malade, une religieuse, Lotte permit qu'André fût baptisé. Une année plus tard, M^{me} Lotte fut saisie à nouveau de son mal. Son mari s'obstina contre la mort, impuissant, mais raidi. Devant le cher cadavre, il ne sut pas prier. En 1909, il assistait une de ses sœurs avec son habituel dévouement ; il ne priait pas encore, mais il aidait la moribonde à prier. Il ne pouvait pas, au milieu de ses épreuves, ne pas se poser les inévitables questions : Pourquoi la douleur ? Pourquoi la mort ? Pourquoi la vie ? Il s'acharnait à vouloir en trouver la réponse auprès de ses maîtres de la terre. Ses petits élèves, faisant cette fois la leçon à leur professeur, l'obligèrent à lever ses yeux vers le Maître du ciel, l'unique Maître de la mort et de la vie.

Il s'était chargé d'un cours de morale, en quatrième, au lycée de Brest. Il le conçut comme « un entretien grave et pieux », plein de cœur à cœur. Mais les questions que lui posaient les enfants forçaient sa pensée et l'amènèrent plus loin qu'il n'avait prévu.

Je m'étais livré, je ne m'appartenais plus. Mes quarante petits Bretons étaient maîtres de moi ; j'avais compté les guider, c'étaient eux qui m'entraînaient. Neutralité, neutralité, qu'étais-tu devenue ? De *pourquoi* en *parce que*, dès les premières leçons, il fallut distinguer l'âme du corps ; dès le second mois, il nous fallut poser Dieu. Un jour, le nom de Dieu, en fin de phrase, me sortit spontanément de la bouche. J'en reçus un choc en retour...

Mais il semble que rien d'important ne s'opère dans l'existence de Lotte sans que Péguy n'y soit mêlé :

Chaque année, en septembre, j'allais voir Péguy. En 1908, je le trouvai couché, épuisé, malade. Toute l'énorme fatigue soutenue depuis douze ans sans défaillance l'écrasait enfin. D'immenses malheurs m'avaient frappé moi-même. Il me dit sa détresse, sa lassitude, sa soif de repos... A un moment, il se dressa sur le coude, et les yeux remplis de larmes : « Je ne t'ai pas tout dit ; j'ai retrouvé la foi ; je suis catholique. » Ce fut soudain comme une grande émotion d'amour ; mon cœur se fonda, et pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis presque malgré moi : « Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là. »

Nous en sommes tous là ! D'où me venait ce mot, puisque, l'instant d'avant, j'étais encore incroyant ? De quel travail, de quel lent, obscur et profond travail révélait-il l'action ? A cette minute, je sentis que j'étais chrétien.

Dans le train qui me ramenait à Paris, une prière monta à ma bouche et ne la quitta plus de tout le trajet, la prière douce entre toutes, fraîche et joyeuse comme une aurore : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. »

Il fallut trois ans cependant avant que se dissipassent les « nuées vaines » amassées autour de sa raison orgueilleuse :

Trois ans, je les ai vues s'élever autour de moi, me cachant le ciel ; trois ans, elles m'ont emprisonné. Elles s'entassaient autour de moi comme une muraille pélagique...

Les chaînes de l'habitude sont si lourdes ; l'Eglise semble si effrayante de loin, et les « curés », les curés qu'on a tant dédaignés !... Un beau matin, je m'élançai ; la muraille céda comme un brouillard.

Ce long intervalle ne lui fut pas inutile. Il lui permit d'approfondir ses raisons de croire. Dieu « posé », il affirma Jésus par « une logique invincible » ; et Jésus « posé », il en déduisit la nécessité de l'Eglise. Arrivé à ce terme, il suffisait, pour déterminer la conclusion, d'une « poussée de la grâce ». Ce fut encore de Péguy que la grâce se servit pour opérer la « poussée ».

La première *Jeanne d'Arc* parut, et ce flot de mysticisme emporta les dernières résistances. Une humble Sœur de la Miséricorde me prit par la main ; je me laissai conduire comme un enfant.

Le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* parut en janvier 1910 ; le 24 mars, en la fête du Jeudi-Saint, Joseph Lotte reprenait à la table sainte une place trop longtemps demeurée vide ; l'humble disciple allait désormais quotidiennement participer au Sacrement que son maître Péguy ne pourra qu'envier ¹.

(A suivre.)

E. DÉVAUD.

¹ Une situation matrimoniale inextricable a empêché Charles Péguy de recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il essayait de remplacer